

Laval théologique et philosophique



Sur les écrits posthumes de Sartre

Philip Knee

Volume 45, Number 1, février 1989

La Dogmatique de Gérard Siegwalt

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400435ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400435ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Knee, P. (1989). Review of [*Sur les écrits posthumes de Sartre*]. *Laval théologique et philosophique*, 45(1), 158–159. <https://doi.org/10.7202/400435ar>

inférieures, mais pour les éduquer et les orienter en fonction des principes de la raison. L'esthétique, écrira souvent Baumgarten, a pour fin la perfection ou l'amélioration de la connaissance sensible.

Lors même qu'il la rend pensable, Baumgarten n'est donc pas encore un très farouche partisan de ce qu'on nomme aujourd'hui l'autonomie de l'esthétique. L'esthétique reste au service des facultés supérieures de connaissance, comblant justement l hiatus du rationnel et du sensible. L'analogon de la raison n'est pas l'autre de la raison. Baumgarten indique ainsi la voie qu'emprunteront bientôt Kant et Hegel.

Jean GRONDIN
Université Laval

Sur les écrits posthumes de Sartre, Annales de l'Institut de Philosophie et de Sciences morales, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1987, 160 pages (24 × 16 cm).

Pierre Verstraeten, dont on connaît les nombreux travaux sur Sartre depuis près de vingt ans, réunit ici six textes consacrés aux écrits posthumes, ainsi qu'une conférence inédite de Sartre lui-même (ou presque inédite, car elle a paru dans la revue *Le Débat* en 1985). Cette conférence de 1959 est une réponse très polémique au pamphlet empoisonné de J.F. Revel, *Pourquoi des philosophes ?*; et dans un essai d'interprétation I. Stengers tente d'en dégager les enjeux pour la pensée de Sartre, sans vraiment nous convaincre, reconnaissons-le, de leur grand intérêt. D'autre part, un article de T. Lenain reprend la discussion de l'esthétique des arts plastiques chez Sartre, laquelle, négligée pendant longtemps, a suscité un certain engouement après la parution en 1981 d'inédits et d'interprétations originales dans un numéro de la revue *Obliques : Sartre et les arts*. Lenain revient sur les trois textes consacrés par Sartre au Tintoret, auxquels il adjoint deux récits de voyage en Italie, pour cerner d'un peu plus près cette esthétique restée à l'état d'ébauche.

Mais c'est à la morale que sont consacrés les principaux essais de ce volume, et qui en constituent le principal intérêt. Il s'agit d'abord de trois commentaires sur des écrits datant de 1964-5 — des notes écrites dans la foulée de la *Critique de la raison dialectique* donc, comme les *Cahiers pour une morale* de 1945-7 publiés il y a quelques années révélaient la recherche menée dans la foulée de *L'être et le néant*. Dans les « Notes pour la conférence de Rome » de 1964, étudiées par

B. Stone et E. Bowman, on retrouve les thèmes de la *Critique* et des textes politiques de Sartre des années soixante : la praxis s'arrachant au pratico-inerte et définissant la contre-violence comme norme ; et les auteurs nous engagent à découvrir ici, non seulement la « morale dialectique » qui achève la transition commencée par Sartre dans l'après-guerre, mais surtout la réalisation d'une éthique restée implicite chez Marx en ce qu'elle réussit à dépasser les apories sur la morale comme idéologie et comme action révolutionnaire. Et dans ce sens Stone et Bowman tentent de montrer la pertinence de cette éthique pour les débats récents en Amérique du Nord sur l'œuvre de Marx. Ensuite, au sujet de notes préparatives pour des conférences à Cornell en 1965, J. Simont met en évidence l'analyse (constamment reprise par Sartre à cette époque) du paradoxe de l'éthique : la valeur se définit à la fois comme arrachement néantisant par rapport au donné et comme visée d'un repos de toute activité néantisante. En outre Simont révèle comment Sartre, dans le contexte américain, choisit d'illustrer sa réflexion par un exemple local : celui des rapports de la morale et de la politique dans la campagne de Kennedy pour l'élection primaire dans le Wisconsin ! Enfin, étudiant d'autres notes inédites de 1965, P. Verstraeten montre en quoi elles explicitent la distinction théorique (posée dès le Tome I de la *Critique*, dans une note souvent commentée) entre l'impératif et la valeur, en particulier à travers la critique d'un certain « humanisme » comme récupération pratico-inerte de la liberté et se transformant en super-structure morale.

Le dernier essai ici se rapporte aussi à la morale, mais bien différemment, et il constitue, à nos yeux, la contribution la plus intéressante, et de loin, à ce volume. Juliette Simont s'interroge sur le rapport de Sartre à « l'idée régulatrice » kantienne, à partir des *Cahiers pour une morale* et du Tome II de la *Critique*. « Question explosive », note-t-elle d'emblée, puisque tout semble opposer Kant et Sartre, et que ce dernier, dans les *Cahiers*, passe une sentence sans appel sur « l'idée régulatrice » comme expression de l'aliénation à l'Autre. Simont reviendra finalement sur tout ce qui distingue les deux perspectives, mais non sans révéler d'abord les évidentes résonances entre « ce penchant naturel de la raison humaine à dépasser les limites de l'expérience possible », comme le dit la *Critique de la Raison pure*, et la « totalisation d'enveloppement » de la *Critique* de Sartre. Chez l'un et l'autre se met en place, dit-elle, sous la forme d'un « comme si », une fiction, un mythe, comme « régime

discursif d'une transgression réintériorisée, d'une transgression vers rien». Passionnante esquisse d'une interrogation de Sartre par Kant, laquelle, bien au-delà des textes posthumes, pourrait constituer le fil conducteur d'un réexamen de l'ensemble de la problématique morale sartrienne.

Philip KNEE
Université Laval

Évandro AGAZZI, **Philosophie — Science — Métaphysique**, Fribourg, Éditions Universitaires, 1987, 85 pages (21 × 14.5 cm).

Ce volume se destine principalement à des étudiants, avec les avantages de la simplicité et de la clarté du discours et les désavantages des caractérisations souvent très générales et des justifications principalement descriptives des thèses directrices. Il s'agit ici de quatre essais regroupés sous une même problématique : l'équivocité du mot « science » et ses conséquences pour l'interprétation de ce qu'est la philosophie. Pour une époque qui refuse la science comme forme idéale de la connaissance, cette thématique n'est pas dépourvue d'intérêt : l'auteur affirme que la métaphysique peut revendiquer le nom de *savoir*.

Dans les deux premiers essais, l'auteur caractérise la philosophie comme recherche du « pourquoi ». Dans cette perspective épistémologique, Platon, le premier, a soulevé la question du rôle spécifique du *logos* : comment *attacher* l'opinion vraie, issue de la fonction herméneutique du *logos* lui-même, au savoir véritable ? L'interrogation philosophique s'engage vers la *Zweckrationalität* en s'interrogeant sur le fondement des « fins fixes ». Cette impulsion motive la recherche critique des performances possibles de la Raison. L'apparition de la « rationalité pratique » (techné ; la recherche du pourquoi orientée vers l'acquisition du savoir efficace) ne peut cependant réaliser pleinement l'accomplissement du *logos* sans une orientation critique vérifiée de son auto-savoir à l'intérieur d'un cadre théorique.

La philosophie a pour tâche de thématiser l'entier de la réalité (la réalité en tant que telle) ; elle ne peut se limiter uniquement à la conquête du donné empirique, domaine de la connaissance simplement apophantique. Telle est la thèse du quatrième essai. Au travers l'interprétation de l'auto-réfutation des critères néo-positivistes de la science, Agazzi veut montrer que l'accès à la sagesse nécessite la médiatisation de l'expérience

et l'auto-évaluation du savoir théorique. Le philosophe s'interroge sur la créativité du scientifique : comment *inventer* les hypothèses à la source de la science ? et surtout, comment l'emploi synthétique de la Raison atteint-il le maximum de ses performances ?

La métaphysique permet de médiatiser ces résultats en une problématisation continue par l'hypothèse des êtres transcendant l'expérience : du même coup se dévoile la région du devoir-être. Les questions relatives aux valeurs et au sens du monde relèvent du cheminement métaphysique et critique. Le *logos* se reconnaît comme savoir même dans la Raison, il ne se limite pas à la fonction aveugle de fonder la rationalité pratique. Toute « théorie de la connaissance » n'est pas uniquement motivée par la connaissance elle-même, mais aussi par la *donation du sens* à la vie, au monde, à la vie dans le monde.

Comment peut-on expliquer, dans cette perspective, que le langage courant n'emploie plus que l'adjectif « philosophique », en ne désignant par là que le général propre à telle ou telle situation, à tel ou tel discours ? Certes la compréhension contemporaine de la science n'est pas étrangère à ce fait. Le troisième essai (le plus intéressant) montre comment le concept moderne de science s'est développé. On y voit comment Kant, qui se voulait le « Newton de la philosophie », adhère à la science moderne comme forme idéale du savoir (la physique newtonienne devient le paradigme de la science) et conclut, dans la CRP, que les idées propres à la philosophie ne peuvent être connues scientifiquement, c'est-à-dire ne peuvent être connues avec le critère scientifique de la référence obligatoire à l'évidence empirique. Mais l'évidence empirique n'est-elle pas plutôt la source génératrice des problèmes philosophiques ?

Si la philosophie cesse de s'étonner face à la réalité empirique, peut-elle encore prétendre s'identifier au point de vue de la totalité ? La métaphysique doit-elle se borner à être « bonne métaphysique » (c'est-à-dire une partie utile mais non-significative de la science) ? Agazzi affirme que si la métaphysique et la philosophie aspirent à la dignité du nom substantif, seule la problématisation du domaine empirique peut légitimer la revendication du nom de savoir pour la connaissance méta-empirique.

François MOTTARD